

Komlanvi Pwèdéo
ABAKTA
Doctorant en
Littérature
francophone
Université de Lomé.
espoirabakta@gmail.com

Analyse des anthroponymes dans les romans *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* de Daniel Lawson-Body et *Le Tchighida du Père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou

Analysis of anthroponyms in the novels *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* by Daniel Lawson-body and *Le Tchighida du Père Arthaud* by Kadjangabalo Sekou.

Résumé

Le présent article est une analyse des noms des personnages dans les romans *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* de Daniel Lawson-Body et *Le Tchighida du Père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou. En effet, la lecture de ces deux romans suscite une attention particulière aux noms, surtout les anthroponymes, qui se prêtent à une forte connotation ; ceci à travers le comportement des personnages et les actes qu'ils posent ou subissent. L'application de l'approche onomastique permet de découvrir que la dénomination des personnages est basée sur des jeux, montrant ainsi que le nom fonctionne comme un programme d'écriture ou un condensé de discours qui conditionne le récit dans ces deux romans. Cet article est donc une recherche sur la signification des anthroponymes de ces œuvres, la manière dont ils sont formés et le lien qu'ils entretiennent avec le récit.

Mots clés : analyse, anthroponyme, onomastique, récit, signification.

Abstract

This article is an analysis of the names of the characters in the novels *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* by Daniel Lawson-Body and *Le Tchighida du Père Arthaud* by Kadjangabalo Sekou. Indeed, the reading of these two novels arouses particular attention to the names, especially the anthroponyms which lend themselves to a strong connotation, this through the behavior of the characters and the acts that they pose or undergo. The application of the onomastic approach makes it possible to discover that the naming of the characters is based on games, thus showing that the name functions as a writing program or a digest of speech which conditions the narrative in these two novels. This article is therefore a research on the meaning of the anthroponyms of these novels, the way in which they are formed and the link they maintain with the story.

Keywords : analysis, anthroponym, onomastic, story, meaning.

Introduction

La dénomination des personnages dans les œuvres littéraires, en l'occurrence, chez certains romanciers, n'est pas un effet de hasard. C'est un processus qui permet aux romanciers de faire croire à l'existence réelle du personnage, en le caractérisant par une identité, un ou des rôles et comportements dans l'œuvre, bien qu'il soit une créature fictive, un «être sur papier». Le plus souvent, le nom qu'il porte n'est pas pris au hasard. Ce dernier a, d'une manière ou d'une autre, un rapport avec les actions posées ou subies par son porteur. C'est pourquoi Milan Kundera (1986, p.97) disait :

Les personnages [de roman] ne naissent pas d'un corps maternel comme naissent les êtres vivants, mais d'une situation, d'une phrase, d'une métaphore qui contient en germe, une possibilité humaine fondamentale dont l'auteur s'imagine qu'elle n'a pas encore été découverte ou qu'on n'en a encore rien dit d'essentiel.

Si la caractérisation d'un personnage est explicite par son apparence (c'est-à-dire le rôle qu'il joue dans l'œuvre, son caractère, les propos qu'il tient, sa classe sociale, etc.), sa dénomination cache un implicite qui n'échappe pas à l'attention du critique. Roland Barthes (1972, pp.69-70) dira à cet effet :

Le nom propre est un signe, et non, bien entendu, un simple indice qui désignerait sans signifier [...]. Comme signe, le nom propre s'offre à une exploration, à un déchiffrement [...] c'est un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire, aplatir, contrairement au nom commun qui ne livre jamais qu'un de ses sens par syntagme.

La lecture des romans *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* de Daniel Lawson-Body et *Le Tchighida du Père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou, nous permet de constater que le sens des anthroponymes n'est pas détachable des actions posées, subies ou de ce qui est raconté sur les personnages. C'est dire donc que les noms des personnages constituent des signes codés par l'auteur, transmis aux lecteurs, à qui il revient de les interpréter pour une meilleure compréhension de l'œuvre. Les noms propres sont des « séquences de signaux [...] émis par celui qui nomme, à destination de récepteurs variés », dira Calvet L.-J. (1984, p. 85). Fort de ce constat, nous nous demandons comment sont créées ou choisis les noms des personnages, au point de se prêter à une forte interprétation qui déboucherait sur la compréhension de l'œuvre. Notre analyse s'intéressera donc à la formation et à la signification des anthroponymes dans ces deux romans. Pour y arriver, nous nous servirons de l'approche onomastique tout en nous basant sur la méthode proposée par Foudil Cheriguen (2008), qui distingue principalement deux méthodes : l'une descriptive et l'autre comparative. Mais celle qui nous semble adaptée à notre travail, est la méthode descriptive puisqu'elle s'intéresse aux aspects morphologique et sémantique du nom. Dans notre démarche, nous

aborderons d'abord l'anthroponymie et l'onomastique littéraire avant d'évoquer les différents jeux de dénomination et de signification de quelques anthroponymes, qui se prêtent à une forte connotation, en fonction de leur importance dans chacune des œuvres.

1. De l'anthroponymie ou de l'onomastique littéraire

Un anthroponyme est un nom de personne. Dans les œuvres littéraires, il est porté par un personnage qui est une personne, un être humain qui n'existe que sur papier. Le personnage est une invention de l'auteur de l'œuvre ; donc une fiction. Le nom qu'il porte est le plus souvent un nom propre qui constitue en lui seul une "histoire" qui détermine le récit. Dans certaines œuvres littéraires, le nom du personnage paraît un vaste programme de l'écrivain, qui va parfois au-delà du cadre de l'œuvre, puisque son contenu sémantique ou sonore constitue un aspect référentiel supplémentaire nécessaire à la compréhension de l'œuvre. Dans ce sens, Laurentin A. Retel et S. Horvarth (1972, p.143) affirment : « Plusieurs noms restituent et perpétuent des allusions ». Le nom fonctionne donc comme un discours, et, parler de l'analyse du nom de personnage, serait non seulement de découvrir sa signification et sa composition, mais aussi de voir l'usage que l'écrivain en fait. Pour ce faire, il se sert des compétences linguistiques qui sont des possibilités illimitées que possèdent les locuteurs de construire ou de comprendre un nombre infini d'unités linguistiques. Celles-ci désignent l'ensemble des structures linguistiques et intellectuelles existant dans une langue et dont se servent les interlocuteurs pour communiquer. Ainsi, la compétence du nom propre est considérée comme le résultat d'un certain nombre d'habitudes sociolinguistiques aussi bien chez le locuteur (ou l'écrivain) que chez l'auditeur (ou le lecteur). Pour comprendre et analyser les anthroponymes dans les romans *Peu d'Épouses s'Appellent Astrid* et *Le Tchighida* du Père Arthaud, le lecteur devra faire appel à ses compétences lexicales en langues européennes et en langues nationales togolaises. Nous y trouvons des noms issus des langues anglaise, française, voire latine (langues européennes) et des langues Ewé et Kabyè¹; Lawson-Body et Sekou étant tous des écrivains togolais. Toutes ces considérations sont très importantes à l'onomastique qui permet de découvrir le sens et la fonction du nom de personnage dans l'œuvre.

En effet, l'onomastique est l'« étude des noms propres, comprenant l'anthroponymie (étude des noms de personnes) et de la toponymie (étude des noms de lieux) », *Dictionnaire encyclopédique alpha*, volume 17, éditions Erasme, Bruxelles-Anvers, 1984. C'est une science qui s'intéresse à l'origine, à la formation et à l'usage des noms propres au sein des sociétés.

Dans le domaine littéraire, l'onomastique s'attache à faire découvrir dans les œuvres littéraires le "sens caché" ou encore les "non-dits" du nom propre et les multiples jeux qu'il implique. Pour Louis Hébert (2014, p.26), c'est une approche

¹ Ewé et Kabyè sont des langues nationales togolaises.

qui « s'intéresse à la nature [...], aux fonctions, aux modalités [...], [aux] causes et effets de la présence des noms propres dans une œuvre littéraire donnée ». Ces causes et effets pouvant être divers, l'onomastique emprunte à plusieurs domaines de la connaissance, en l'occurrence l'anthropologie, l'histoire, la géographie, la sociologie, l'archéologie, etc. C'est ce qui fait de l'approche onomastique un carrefour entre les sciences humaines et les lettres. A cet effet, Gica Pehoiu (2006-2007, pp. 156-157) écrit :

une collaboration plus active des linguistes, géographes, historiens, ethnographes, dans les recherches d'onomastique sera sans doute utile pour tous. En paraphrasant Ion Conea nous pouvons dire que l'onomaste doit être aussi linguiste, géographe et h i s t o r i e n , ethnographe et sociologue, bref un chercheur de formation interdisciplinaire.

Le critique se sert de toutes ces sciences pour analyser le choix de tel ou de tel nom dans un texte ou dans une œuvre littéraire, afin d'établir le rapport des noms avec le récit qui est fait dans l'œuvre. Dans son article : « L'onomastique, l'onomasturge et le roman », Marie-Claire Durand Guizio (2002, p. 1673) affirme :

En puisant son matériau dans plusieurs disciplines dont la linguistique, la lexicologie, la stylistique, la sémiotique, et bien d'autres encore, l'onomastique littéraire se pose comme une discipline à la croisée de multiples parcours. C'est grâce à l'interaction de ces différents apports culturel et discursif qu'elle propose une approche différente et enrichie du texte.

L'étude onomastique n'est donc valable que lorsque toutes les hypothèses avancées sont solidement soutenues par l'ensemble des indices textuels présents ou latents dans le texte ou dans l'œuvre. Le roman est une œuvre d'art, et par conséquent, les noms qu'il contient, même s'ils sont ou paraissent propres, sont des noms artistiques ; or, qui parle d'art, parle de fiction et de création. Dans ce sens, les noms, dans les œuvres littéraires, sont des créations de leurs écrivains qui se servent des jeux onomastiques qui mélangent fiction et réalité. C'est dans ce sens que, parlant des personnages, Vigner G. (1992, p.p. 88-89) affirme :

La notion de personnage est assurément une des meilleures preuves de l'efficacité du texte comme producteur du sens puisqu'il parvient, à partir de dissémination d'un certain nombre de signes verbaux, à donner l'illusion d'une vie, à faire croire à l'existence d'une personne douée d'autonomie comme s'il s'agissait réellement d'êtres vivants.

L'écrivain s'identifie donc au créateur, et son personnage à qui il donne existence, est une créature dont le premier signe d'identification est le nom qu'il porte.

2. Des jeux onomastiques dans *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* et dans *Le Tchighida du Père Arthaud*

La création des anthroponymes dans *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid* et dans *Le Tchighida du Père Arthaud* répond à plusieurs jeux onomastiques qui sont entre autres des jeux graphiques, des jeux phoniques, des jeux sémantiques, etc.

2.1. Jeu phonique : père Venceslas (*Peu d'Epouses s'Appellent Astrid*) / père Arthaud (*Le Tchighida du Père Arthaud*).

La formation des deux noms : Venceslas et Arthaud, semble être la résultante de la juxtaposition de deux ou de trois phonèmes.

En effet, la décomposition phonique du nom «Venceslas» nous permet de trouver trois phonèmes : «ven» [vè] ; «ces» [sès] et «las» [la]. Ainsi, «ven» = vin, «ces» = cesse (verbe cesser au présent de l'indicatif, première ou troisième personne) et «las» = caractère de ce qui éprouve une sensation de fatigue. Littéralement, «Venceslas» signifierait : "cesser d'être fatigué par le vin". Amateur de vin, ce personnage n'est jamais fatigué d'en prendre régulièrement. Cette prise serait donc devenue une habitude pour le personnage, porteur de ce nom. Daniel Lawson-Body (2013, p.81) le dit implicitement : « ... le père Venceslas, gros amateur de bon vin ... ». De même, l'auteur le confirme par la phrase : « La bouche du père Venceslas, puait l'alcool, plus précisément le vin, ce qui ajouta à son dégoût pour ce détestable personnage à présent » (2013, p.84).

Dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, la prononciation du nom Arthaud [arto] peut sembler "marteau" [marto] pour un auditeur malentendant. Alors, quand on précède Arthaud [arto] de la lettre "m", on obtient "Marthaud" que l'on croirait un homophone de "marteau" qui est un « instrument servant à frapper des coups sur un corps [...]. Instrument servant à faire pénétrer les clous dans un os », *Le Petit Robert*, (1992). Le marteau est un outil de travail souvent utilisé par les artisans menuisiers et forgerons, pour aplatir ou enfoncer des objets solides dans d'autres. Dans ce roman, le personnage, père Arthaud a indirectement joué le rôle d'aplatisseur ou d'enfonceur du peuple Lama de Wassi Lao. En effet, le père Arthaud avait eu une relation amoureuse avec le personnage Anaah dès son arrivée à Wassi Lao. Depuis ce temps, il a gardé la perle de Anaah (ou encore mieux le "tchighida"² de Anaah), qu'il a cachée des années durant. C'est ce que le personnage Abaladjidja voulait implicitement faire avouer au père Arthaud lorsqu'il disait :

Quand vous êtes arrivé ici il y a une cinquantaine d'années, vous étiez un beau jeune homme rayonnant de force. Pour échapper à la liturgie de sa délivrance, Anaah a trouvé refuge dans votre religion. Elle n'était pas alors cette vieille mégère que Wassi

2 Nom donné à la ceinture de perles dans la langue Kabyè.

Laou abhorre aujourd'hui. C'était une belle jeune femme au teint vermeil. Mon père, l'esprit est bien disposé mais la chair est faible [...]. Franchement écorché par le coup de fouet de cette parole vraie sur un passé déjà composé, le père Arthaud se rend à son interlocuteur, conscient instinctivement d'être au centre d'un drame. (K. Sekou, 2016, p.228).

En effet, pendant toutes ces années, la sorcière Anaah, en complicité avec d'autres sorciers, décimait les fils et filles de Wassi Laou. Cet acte criminel était posé sous le couvert de l'église. C'est-à-dire qu'Anaah paraissait une fervente croyante par son zèle à toutes les activités de l'église. Les perles (le tchighida) constituaient toute la force spirituelle (la sorcellerie) d'Anaah. Le père Arthaud, les ayant gardées depuis ce temps, était indirectement devenu complice de la sorcière Anaah. C'est pourquoi toutes les tentatives des exorcistes traditionnels ont connu des échecs, parce que la force maléfique (la sorcellerie d'Anaah symbolisée par son tchighida que portait le père Arthaud) était placée sous le couvert de la force divine représentée par le père Arthaud. Nous comprenons donc pourquoi Anaah était totalement désarmée quand le père Arthaud avait défait puis rendu sa ceinture (le tchighida de Anaah) au personnage Abaladjidja ; ce qui symbolisait la libération du joug de la sorcellerie du peuple Wassi Laou. Le père Arthaud n'était-il pas donc un "marteau" que Anaah et ses collaborateurs sorciers ont utilisé pour enfoncer le peuple de Wassi Laou ? Le personnage Sanaku le lui reprochait lorsqu'il disait :

Tu as fait pire. Tu as fait de la récupération [...]. Tu as récupéré ceux que nous excluons du milieu de Wassi Laou, sans te poser de question. Aucun peuple ne décide arbitrairement de se séparer des siens. Marchant sur la croyance à notre animisme cannibale, tu as fait de ses *Elukéna*³ tes ouailles les plus sincères. Tu as fait de ton église le giron de notre mort. (K. Sekou, 2016, p 172).

Les pères ou mieux les prêtres dans les deux romans n'ont porté ce titre de "père" que pour la forme. Ils n'ont servi qu'à accentuer le malheur des peuples auprès desquels ils ont été envoyés.

2.2. Jeu sémantique : Eyéma (*Peu d'Epouses s'Appellent Astrid*) / Anaah (*Le Tchighida du Père Arthaud*)

Le jeu sémantique est plus basé sur les aspects linguistiques. Il est ici question de chercher la signification de ces deux noms issus des lexiques éwé et Kabyè⁴.

Ainsi, Eyéma, prénom éwé, signifie « le/la voilà ». On pourrait dire :

³ Nom donné aux possédés d'esprits maléfiques chez les Kabyè (peuple que l'on trouve au nord Togo), bref les sorciers.

⁴ *Op.cit.*

l'homme dont on parle, l'homme qu'on attend, l'homme qu'il faut. En latin, on dira : « *Ecce homo* » (Voici l'homme). Aussi, quand nous faisons la troncation du préfixe « é » de ce nom, nous trouvons « *Yéma* », l'abréviation en éwé de Emmanuel qui signifie « Dieu avec nous » (J. K. Adzomada et K. M. W. Adzomada, 2012, p.31). Que ce soit l'une ou l'autre, les deux significations trouvent leur justification dans le récit. Dieu étant avec *Eyéma*, ce dernier a réussi à gravir les échelons jusqu'au niveau intellectuel élevé (le diplôme de Doctorat) ; lui qui, à l'obtention de son Certificat d'Études du Premier Degré, n'a pas rêvé pouvoir poursuivre ses études jusqu'au Doctorat.

On peut déduire de la signification de *Eyéma* plusieurs connotations selon le rapport qui existe entre les personnages Astrid et *Eyéma* d'une part et Karima et *Eyéma* de l'autre.

Pour le personnage Astrid, *Eyéma* signifie celui-là avec qui elle devait plus tard se marier, malgré sa décision de ne plus aimer ; ceci après la mort de Céleste. « Je vivrai désormais avec l'amour de Céleste toujours présent dans mon cœur. Je ne vois pas quel homme demain, pourra prétendre s'y substituer » (D. Lawson-Body, 2013, p.2013), disait-elle.

Célibataire désormais devenue par volonté non par vocation, elle se jura un peu vite que l'amour pour elle s'était bel et bien engagé désormais dans une voie sans issue, une affaire définitivement terminée, un chapitre clos, hermétiquement fermé, et pour de bon , qu'on se le dise bien. (D. Lawson-Body, 2013, p.213).

Ne dit-on pas souvent que le cœur a sa raison que la raison ignore ? *Eyéma* (« l'homme dont on parlait »), est celui qu'il fallait pour Astrid afin qu'elle puisse avoir de nouveau confiance en l'amour. Elle n'a donc pas pu résister à son destin qui devait forcément la lier à *Eyéma*, (« l'homme qu'il faut » ou « l'homme qu'il fallait » pour elle). L'auteur présente la résistance de Astrid à ne plus tomber amoureuse d'un homme comme une décision charnelle, alors que sa liaison amoureuse avec *Eyéma* est la volonté de Dieu. C'est pourquoi, quand *Eyéma* lui a déclaré son amour lors de la soutenance de sa thèse de Doctorat, une voix intérieure forte persistante disait à Astrid : « C'est lui, c'est bien lui. Ce n'est pas Céleste. Tu ne te trompes pas, n'hésite plus, n'aie aucune crainte, c'est lui, l'homme que ton Dieu, de tout temps, t'a réservé ». (D. Lawson-Body, 2013, p.263). Cette voix intérieure a convaincu Astrid à accepter l'amour de *Eyéma* ; ce qui vient confirmer la signification du nom *Eyéma* : voici l'homme. Avec Astrid, le nom *Eyéma* trouve son sens dans le récit romanesque.

Aussi, Astrid ayant décidé d'aimer son prochain, selon l'enseignement reçu au couvent St Pierre Claver, *Eyéma* est celui-là, son prochain pour qui elle devait sacrifier sa vie. Rappelons-le, Astrid s'est dédiée dès le bas âge, à chercher « les choses » célestes. Elle devait donc mourir pour aller au ciel. *Eyéma* est celui-là par qui cette mort devait arriver. Il est donc une transition entre la terre et le ciel.

Pour le personnage Karima, Eyéma est celui-là qui devait servir d'exemple pour la réussite de sa vie. Karima était paresseux à l'école, partisan de moindre effort. S'il a réussi ses études, c'est parce qu'il s'est ressaisi et a très tôt emboîté le pas à Eyéma dans son labeur au travail à l'école. Aussi, Eyéma est-il celui-là par qui, sa prophétie d'écrivain devrait se réaliser ; celui-là par qui son pseudonyme *Karima Writer* devait devenir plus tard, son nom de profession «Karima le romancier».

Un jour qu'il reprochait à Karima sa paresse par rapport à la lecture de deux romans qu'il n'avait pas encore fini de gober depuis deux semaines, celui-ci lui fit remarquer, que s'il devait tenir ce rythme, il finirait par devenir, lui Karima, un écrivain talentueux si cela se trouvait. Ecrivain talentueux, pourquoi pas finalement répondit-il. Ce serait une idée géniale. De ce jour, il le débaptisa et le rebaptisa Karima Writer, dans la perspective du livre futur qu'il devra écrire. C'est de là qu'est né ce pseudonyme qu'il portera indistinctement avec Karima jusqu'à son âge adulte. (D. Lawson-Body, 2013, p.p. 169-170).

Cette histoire, la vôtre, il la faut perpétuer. C'est alors [...], il informa Eyéma de son intention de la consigner dans un roman, afin d'en laisser des traces pour la postérité. (D. Lawson-Body, 2013, p. 288).

Le nom Eyéma trouve donc sa signification à travers le récit de la relation entre Eyéma et Astrid d'une part et celle entre Eyéma et Karima de l'autre.

S'agissant du nom Anaah, il signifie en kabyè⁵ "qui voit ?", "qui a vu ?", "qui sait ?", "qui a su ?", "qui savait ?", "qui aurait su ?", "qui aurait cru". Le sens dénoté de ce nom dépend de l'intonation de sa prononciation ou du contexte dans lequel il est employé. La compréhension de "Anaah" par le lecteur locuteur kabyè se dessine dans la deuxième moitié du roman. En effet, à la première apparition du personnage Anaah dans le récit romanesque, Sekou (2016, p.51) la présentait comme l'incarnation de l'église, une Marie, mère de Jésus.

Car, de la vieille Anaah et de la petite église de Wassi Laou, on pourrait dire « l'église c'est Anaah, Anaah c'est l'église ». Elle était au sens propre du mot, La Loi de l'église catholique dans le village. Ponctuelle à toutes les messes de la journée quel que soit son dérangement, omniprésente aux soirées d'études ; elle régnait sur toute réunion du comité paroissial. Elle s'arrogeait le droit d'assister la chorale, de participer aux activités de la jeunesse et de discipliner à sa façon l'association de l'église. Anaah était présente dans tout ce qui s'entreprenait à l'église. [...]. Anaah s'était donné pour mission de régenter le village de Wassi Laou avec les lois de l'église catholique. Son zèle pour les services christiques aboutissait, claironnait-elle, l'assurance du salut de son âme, la

5 Langue nationale parlée au nord Togo.

garantie d'une vie au Paradis auprès de la très sainte Marie.

On ne pouvait donc pas douter encore de Anaah, celle-là que l'on confondait à l'église. Malheureusement, c'est le contraire. La déception du lecteur deviendra très grande quand il découvrira que Anaah est une sorcière qui opérait dans les lieux ténébreux (en compagnie du Colonel Simson et les autres sorciers) pour décimer ses compatriotes de Wassi Laou. C'est ici que le nom Anaah trouve sa signification. Dans sa déception, le peuple de Wassi Laou pourrait se demander : "qui aurait cru/su que Anaah était une sorcière quand elle était zélée pour les choses christiques ?" En effet, Anaah était une grande hypocrite, une louve habillée d'habit d'un agneau, une sorcière qui trouvait refuge au sein de l'église ; d'où son zèle. Dans son dialogue métaphysique avec la Blanche Jennifer elle disait :

L'église, c'est pour manger, boire, s'habiller et tromper le monde. Quelle meilleure couverture peut-il exister au-delà de mon assiduité, ma ferveur et mon zèle apparents pour l'église ? Je suis catholique, c'est bon pour la journée. La nuit, commence une autre réalité. (K. Sékou, 2016, p.168).

Elle ajoute à la page 169 : « Je suis la reine du vaste royaume de la nuit ». Qui aurait cru que Anaah serait une sorcière ; surtout après ces précédentes révélations ?

Anaah a également su maintenir son hypocrisie. C'est pourquoi les devins réputés pour leur très grande puissance spirituelle n'ont pas pu tenir devant elle. Elle a su les corrompre. C'est le cas de Tiyaatéma, Alpha Barry Ibrahima, le jeune Justin, etc. à qui le vieux Sanaku a fait appel pour son exorcisme.

2.3. Jeu graphique : Astrid (*Peu d'Epouses s'Appellent Astrid / Simson (Le Tchighida du Père Arthaud)*).

Le jeu graphique se base sur l'orthographe du nom qui peut être l'association de deux ou plusieurs racines. C'est ce que nous constatons dans l'orthographe de Astrid et de Simson.

En effet, quand nous décomposons le nom "Astrid", nous constatons l'existence de deux syllabes : "as" et "trid". Ainsi, selon le dictionnaire *Petit Robert* (1992), un : "as" est une « personne qui réussit excellemment dans une activité ». C'est donc un champion. La syllabe : "trid" est un dérivé du préfixe d'origine latine "tri", indiquant les dérivés de trois. Astrid est donc "une femme qui réussit excellemment dans trois activités". L'auteur, en attribuant ce prénom à ce personnage, la prédestinait à la réussite dans trois domaines : religieux, intellectuel et amoureux.

Sur le plan religieux, Astrid, bien que n'étant pas une religieuse, s'est comportée comme si elle en était une. En effet, une religieuse est une femme

« qui a fait profession, qui a prononcé des vœux dans une religion », *Le Petit Robert* (1992). Dans le présent contexte, il s'agit de la religion catholique. Dans cette dernière, un religieux, c'est celui-là qui dédie sa vie à Dieu, qui ne vit que pour l'adorer ; ou mieux, faire l'effort de ressembler par ses actes, à Jésus, le fils de Dieu. C'est également être un exemple dans sa société ; si possible respecter à la lettre, les prescriptions bibliques. Bref, être religieux est un sacerdoce. Tous ces engagements, Astrid les connaît, surtout qu'elle est une «Religieuse ratée». Ratée, en ce sens que dès son bas âge, elle n'a eu d'aspiration que pour cet avenir : devenir une religieuse. Mais hélas, cette aspiration fut arrêtée précocement par la décision de la Conférence Internationale des Evêques, décision motivée par l'incident provoqué par le Directeur spirituel, confesseur du couvent St Pierre Claver, le père Venceslas.

Si elle n'est pas devenue religieuse, elle a quand même reçu l'enseignement de base des religieuses par le fait qu'elle a fait quatre années au couvent catholique St Pierre Claver de Lokossa. La communication du père Gugu basée sur la pensée de Patrice de La Tour du Pin en est une preuve. Développant cette pensée selon laquelle « Tout homme est une histoire sacrée » (D. Lawson-Body, 2013, p.46), il n'a pas manqué de dire aux aspirantes que l'homme est une émanation de la volonté de Dieu. Il insista sur le fait que

toute vie, quelle qu'elle soit, est sacrée, qu'elle doit être respectée, prise en considération et que, dans la mesure où chaque individu, le fameux prochain dont parle la Bible, possède en lui le souffle de Dieu, il n'y a dès lors aucune raison, que nous ne lui donnions point l'importance, le respect, la considération, l'amour que Dieu nous donne gracieusement sans aucun mérite de notre part. (D. Lawson-Body, 2013, p.47).

Les pages 46 à 56 disent long sur l'engagement d'un Religieux. Bien que n'étant pas religieuse, Astrid a respecté cet enseignement à la lettre. Aller jusqu'à donner sa vie pour son prochain, son mari Eyéma, c'est en quelque sorte vouloir ressembler à Jésus Christ qui a accepté donner sa vie en mourant sur la croix pour toute l'humanité.

Bien avant cette ultime décision, elle n'a pas manqué de corriger ce qu'elle considérait comme injustice : l'arrêt des études de Eyéma après l'obtention du Brevet d'Etudes du Premier Cycle par obligation familiale. Ainsi, en demandant à Eyéma de reprendre des études jusqu'au Doctorat, c'est en quelque sorte, "corriger l'injustice". C'est encore la preuve de l'application de l'un des enseignements donnés par la sœur Marceline, sa référence. Cette dernière disait :

Soyez demain, conformément à votre vocation, de celles qu'investissent résolument leur intelligence et leur énergie auprès des hommes parce que vous croyez en l'homme [...]. Soyez aussi du clan des justes. Que votre justice marche devant vous, et vous

verrez, la gloire de Dieu vous accompagnera. (D. Lawson-Body, 2013, p. 52).

Toutes ces actions humanitaires dont Astrid a fait preuve dans ce roman, montrent sans doute qu'elle n'est pas une "religieuse physique" mais une "Religieuse comportementale et intellectuelle".

Sur le plan intellectuel, Astrid est présentée comme une femme intelligente, qui n'a connu que du succès dans son cursus scolaire, voire universitaire. A l'époque, parler de l'instruction d'une fille à l'école, était presque un "tabou" dans la société africaine. Il était donc rare de voir une fille fréquenter une école, puisque dans la mentalité de la plupart des sociétés africaines, l'école n'est pas le lieu idéal pour une fille. Elle était réservée aux garçons. Cela n'a cependant pas été le cas chez Astrid qui a bravé cette conception de son époque en allant jusqu'à l'obtention de son Doctorat en Droit. Et les hautes fonctions occupées par celle-ci ne pouvaient que susciter l'admiration de la part de ses contemporains. Elle était à la fois Avocate et Enseignante à l'Université. « Un mois après ce retour, Astrid fut admise au barreau de son pays [...]. Dans le même temps, le Doyen de la Faculté [...] lui fit appel pour venir renforcer la jeune équipe pédagogique de la Faculté des Sciences juridiques... » (D. Lawson-Body, 2013, p.p.215-216). Une femme qu'on appelle en renfort à cette époque, c'est que sa compétence n'est plus à démontrer. A toutes ses occupations professionnelles, Astrid savait aussi joindre parfaitement ses rôles d'épouse et de mère.

S'agissant du domaine amoureux, l'auteur Lawson-Body s'est beaucoup plu à présenter Astrid comme une femme amoureuse. Il la présente d'abord comme la femme amoureuse de Céleste (son premier conjoint), puis comme celle amoureuse de Eyéma ou mieux la bienfaitrice de Eyéma (son mari) pour qui elle s'est sacrifiée.

L'amour d'Astrid pour Céleste est un amour tiré du néant. Rêvant depuis son bas âge de devenir une Religieuse à l'image de la Sœur Marceline, Astrid ne savait pas l'existence d'un tel amour. Céleste est celui-là qui lui a fait découvrir cet autre aspect de l'amour. Et c'est à partir de là que son chagrin de ne pas devenir religieuse, est dissipé. On dirait donc que l'amour pour Céleste a pris le pas sur celui de devenir une religieuse. S'il en est ainsi, ce n'est certainement pas le cas pour son ardeur à l'application ou au respect des enseignements bibliques. Elle a bien su concilier ces derniers à son amour pour son fiancé. Sœur Marceline le leur avait dit à travers son enseignement « Soyez demain, conformément à votre vocation, de celles qu'investissent résolument leur intelligence et leur énergie auprès des hommes parce que vous croyez en l'homme ». (D. Lawson-Body, 2013, p.50).

On pourrait également qualifier l'amour d'Astrid comme un amour naïf. Nombreuses sont les filles de nos jours qui se méfieraient de Céleste surnommé "Sphinx". « Céleste, de son côté, lui révéla qu'il n'avait jamais été un garçon très

sérieux depuis des années. Oui, c'est la vérité ; des filles, il en avait connues à la pelle, d'où son nom de guerre, Sphinx, donné par ses amis ». (D. Lawson-Body, 2013, p.195). C'est donc un amour catalyseur, puisqu'elle a réussi à transformer "Céleste, le coureur de jupons" en "Céleste, le fidèle". Elle l'a condamné « désormais à ne plonger, oh, horreur suprême, que dans un seul puits, le même pour se désaltérer » (D. Lawson-Body, 2013, p.206).

S'agissant de son amour pour Eyéma, on peut dire que c'est un amour fou, sans réserve. Bien qu'elle ait décidé de ne plus aimer un homme après la mort de Céleste, sa confiance en l'homme (enseignement reçu au couvent) l'a ramenée à reconsidérer sa décision. C'est ce qui l'a amenée à accepter et à aimer Eyéma d'un amour pur et sincère. Elle lui déclara :

Eyéma, mon amour, je suis à toi, totalement, sans restriction aucune, je t'appartiens à présent ; prends moi sans complexe. Mon cœur, mon âme, mes yeux, mes seins, ma hanche, mon sexe, mon corps, tout ce après quoi, tu as toujours soupiré depuis des années, t'est offert maintenant, dans cette chambre d'hôtel ». (D. Lawson-Body, 2013, p.265).

Nous pouvons aussi considérer l'amour d'Astrid pour Eyéma comme un amour aveugle. C'est pourquoi, sans réfléchir, elle a accepté offrir un de ses reins pour sauver son mari Eyéma en danger.

Astrid sait aussi jouir et faire jouir son mari lors des rapports sexuels. L'auteur Lawson-Body a décrit cet aspect dans ce roman par des expressions hyperboliques. Ce roman peut ainsi fonctionner comme une œuvre romantique, voire pornographique.

Au-delà de tout ce qui précède, nous comprenons qu'Astrid, loin d'être seulement un nom, une simple identité, est également et surtout un phénomène, un comportement que peu de femmes sont capables d'adopter. De nos jours, il serait difficile voire impossible à une femme de "bâtir" son mari comme Astrid l'a fait en "bâtissant" Eyéma c'est-à-dire, le rendre, par ses moyens et par sa patience, à l'image de l'idéal de mari qu'elle voudrait. Elle a élevé Eyéma à son niveau d'études pour ensuite l'aimer d'un amour sincère et presque incomparable. Par-delà tout ceci, on pourra aussi dire que Eyéma est lui aussi un comportement puisqu'il pouvait après ses études supérieures, ne pas vouloir de Astrid comme une épouse. Il n'y avait pas ce contrat d'amour quand Astrid s'engageait à l'aider. Eyéma est donc un symbole de reconnaissance et d'amour.

Quant au nom Simson dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, sa formation répond à la fois au jeu graphique et au jeu sémantique. Simson paraît un nom d'origine anglophone à cause de sa dernière syllabe "son", mot anglais qui signifie "fils", alors que la syllabe précédente "Sim", nom kabyè⁶, signifie "mort". Ainsi, selon la considération anglophone, "Simson" signifie "le fils de Sim" ou encore mieux :

6 Op.cit.

"Le fils de la mort". Dans la langue kabyè, Simson est la juxtaposition de deux noms : "Sim" = "mort" et "son" (song) = odeur (nauséabonde). Sémantiquement, Simson = "odeur (nauséabonde) de la mort" ou "hantise de la mort".

Cet homme a vraiment incarné son patronyme : Simson', la nauséure de la mort. Oui, il avait incarné la nausée de la mort. Depuis le début. Quand il avait supprimé la petite apostrophe nasalisante. Il n'était plus Simson' : la nausée de la mort, mais Simson, le colonel au patronyme bien américain. Ce toilettage qui offrait davantage de puissance et de supériorité au grand homme, a été toute la symbolique de celui qui avait réussi toute sa vie durant à cacher la salissure de sa personnalité sous le vernis de la magnanimité, de l'évangile d'une œuvre imposée messianique. (K. Sékou, 2016, pp. 221-222).

Ce passage donne toute la signification du nom Simson. En effet, le Colonel Simson est, de loin, l'instigateur de la mort des filles et fils de Wassi Laou. Citons en exemple la mort de Paul, grand intellectuel, haut fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur ; la mort de Charlotte, son épouse ; l'enlèvement et la torture d'Abaladjidja qu'il a tenté en vain d'éliminer spirituellement.

Tous ces jeux onomastiques que nous avons relevés confirment l'idée selon laquelle le nom de personnage fonctionne comme un programme ou un projet d'écriture de l'écrivain, que le récit vient concrétiser. Ce qui confirme donc les propos de Eugène Nicole (1983, p.235) selon lesquels l'acte de dénomination est un processus qui « fonde le récit et oriente la lecture dans l'expectative d'un destin ».

Conclusion

Dans cet article sur les romans *Peu d'Épouses s'Appellent Astrid* de Daniel Lawson-Body et *Le Tchighida du Père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou, nous avons relevé et analysé certains anthroponymes ; ce qui nous a permis de nous rendre compte que la dénomination des personnages n'est pas le fruit du hasard. Les auteurs, à travers des jeux onomastiques, ont fait preuve de compétences linguistiques dans ce processus de dénomination en alliant des noms tirés des langues nationales togolaises et celles européennes. Traduits littéralement, certains noms sont des condensés de phrases qui prédisent le sort des personnages qui les portent. Ces indices ou pistes nous amènent à déduire que le récit dans *Peu d'Épouses s'Appellent Astrid* et dans *Le Tchighida du Père Arthaud* est basé sur l'onomastique. Nous dirons que les anthroponymes dans les deux œuvres romanesques sont d'une importance capitale et la dénomination des personnages n'est pas un simple processus ornemental et décoratif, mais une vision, un style d'écriture que les auteurs se créent.

Bibliographie

ACHOUR Christiane, BEKKAT Amina, 2002, « Clefs pour la lecture des récits » in *Convergence Critique II*, Alger, éditions du Tell.

ADZOMADA J. K., ADZOMADA K. M. W., 2012, *Prénoms chrétiens et interprétations*, Lomé, éditions Pétra.

BARTHES Roland, 1972, *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil.

CALVET L.-J., 1984, *La Tradition orale*, Que sais-je ?, PUF.

CHERIGUEN Foudil, 2008, « Typologie des usages anthroponymiques » in *Essais de sémiotique du nom propre et du texte*, OPU, Alger.

EUGENE Nicole, 1983, « L'onomastique littéraire », in *Poétique*, N° 54.

GUIZIOU Durand Marie-Claire, 2002, « L'onomastique, l'onomatourge et le roman », in *Actes du Congrès international des sciences onomastiques, Santiago 1999*. A. Coruña.

HEBERT Louis, 2014, *L'analyse des textes littéraires: une méthodologie complète*, Paris, édition Classiques Garnier.

LAURENTIN A. R., HORVARTH S., 1972, *Les noms, indicateurs de situation familiale et sociale en Afrique noire*, Paris, édition, SELAF.

LAWSON-BODY Daniel, 2013, *Peu d'Epouses s'Appellent Astrid*, Lomé, éditions Haho.

MAINGUENEAU Dominique, 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, éditions Dunod.

PEHOIU Gica, 2006-2007, « L'onomastique - science interdisciplinaire », in *The Annals of Valahia University of Târgoviște, Geographical Series, Tome 6 -7*.

SEKOU Kadjangabalo, 2016, *Le Tchighida du Père Arthaud*, Lomé, Editions Awoudy.

VIGNER G., 1992, *Lire du texte au sens*, Paris, édition Clé International.